

PHILOSOPHIE : SÉANCES D'INTRODUCTION

Année scolaire 2010-11

pierre.serange@gmail.com

Le but est de présenter cette nouvelle matière et de se confronter à des textes de philosophes, pour apprendre à expliquer un texte (ce qui représente un des trois sujets le jour du baccalauréat – épreuve de 4H).

I° La philosophie comme exercice du jugement

- A) La différence entre la *pensée* et l'*opinion* (cf texte 1/ d'ALAIN)
- B) S'arracher à ses propres certitudes (cf texte 2/ de KANT, et 5/ de RUSSELL)
- C) De quoi ne peut-on pas douter ? (cf feuilles TD n°1 : textes de Lewis-Carroll et de Descartes [A], [B], [C])

II° La relation aux autres formes de pensées :

- A) Le rapport aux *philosophies antérieures* (cf texte 3/ de VICO)
- B) La différence entre les *sciences* et la *philosophie* (cf extraits 4/ de J. LACROIX et 5/ de RUSSELL)
- C) La philosophie n'est pas que *théorique* : l'exemple de Socrate (cf extrait 6/ de PLATON)

TEXTE 1 :

« Penser, c'est dire non. Remarquez que le signe du oui est d'un homme qui s'endort ; au contraire le réveil secoue la tête et dit non. Non à quoi ? Au monde, au tyran, au prêcheur ? Ce n'est que l'apparence. En tous ces cas-là, c'est à elle-même que la pensée dit non. Elle rompt l'heureux acquiescement. Elle se sépare d'elle-même. Elle combat contre elle-même. Il n'y a pas au monde d'autre combat. Ce qui fait que le monde me trompe par ses perspectives, ses brouillards, ses chocs détournés, c'est que je consens, c'est que je ne cherche pas autre chose. Et ce qui fait que le tyran est maître de moi, c'est que je respecte au lieu d'examiner. Même une doctrine vraie, elle tombe au faux par cette somnolence. C'est par croire que les hommes sont esclaves. Réfléchir, c'est nier ce que l'on croit. Qui croit ne sait même plus ce qu'il croit. Qui se contente de sa pensée ne pense plus rien. Je le dis aussi bien pour les choses qui nous entourent [...] Qu'est ce que je verrais si je devais tout croire ? En vérité une sorte de bariolage, et comme une tapisserie incompréhensible. Mais c'est en m'interrogeant sur chaque chose que je la vois [...] C'est donc bien à moi-même que je dis non ».

ALAIN, *Propos sur les pouvoirs*, « L'homme devant l'apparence », 19 janvier 1924, n° 139
ou *Propos sur la religion*, LXIV.

TEXTE 2 :

« Qu'est-ce que les Lumières ? La sortie de l'homme de sa minorité dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement (pouvoir de penser) sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. *Sapere aude* ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières.

La paresse et la lâcheté sont les causes qui expliquent qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les a affranchis depuis longtemps d'une direction étrangère, reste cependant volontiers, leur vie durant, mineurs, et qu'il soit facile à d'autres de se poser en tuteurs des premiers. Il est si aisé d'être mineur ! Si j'ai un livre qui me tient lieu d'entendement, un directeur qui me tient lieu de conscience, un médecin qui décide pour moi de mon régime, etc., je n'ai vraiment pas besoin de me donner de peine moi-même. Je n'ai pas besoin de penser pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront bien de ce travail ennuyeux. Que la grande majorité des hommes [...] tienne aussi pour très dangereux ce pas en avant vers leur majorité, outre que c'est une chose pénible, c'est ce à quoi s'emploient fort bien les tuteurs qui très aimablement ont pris sur eux d'exercer une haute direction sur l'humanité. Après avoir rendu bien sot leur bétail et avoir soigneusement pris garde que ces paisibles créatures n'aient pas la permission d'oser faire le moindre pas, hors du parc où ils les ont enfermés, ils leur montrent les dangers qui les menacent, si elles essaient de s'aventurer seules au dehors. Or, ce danger n'est vraiment pas si grand, car elles apprendraient bien enfin, après quelques chutes, à marcher ; mais un accident de cette sorte rend néanmoins timide, et la frayeur qui en résulte, détourne ordinairement d'en refaire l'essai ».

KANT, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, 1784, trad. fr. par S. Piobetta.

TEXTE 3 :

« Descartes a poussé [les jeunes gens] à négliger la lecture des autres philosophes, en professant qu'avec la force de la lumière naturelle, n'importe qui peut en savoir autant qu'ont su les autres. Et les jeunes gens, dans leur simplicité, tombent volontiers dans le piège, car faire de nombreuses lectures est une occupation longue et fastidieuse, alors qu'apprendre beaucoup en peu de temps est un grand plaisir pour l'esprit. Mais Descartes, en réalité, bien qu'il le dissimule avec beaucoup d'art dans ce qu'il dit, fut un homme extrêmement versé dans toutes les sortes de philosophie, un mathématicien célèbre entre tous, qui menait une vie parfaitement retirée et cachée, et qui possédait, ce qui est le plus important, un esprit ayant peu d'équivalents dans tous les autres siècles. Avec de tels atouts, n'importe qui peut suivre son propre jugement ; mais s'il en va autrement, on a tort de le faire. Qu'on lise autant que Descartes a lu Platon, Aristote, Epicure, Saint Augustin, Bacon de Verulam, Galilée ; qu'on médite autant que Descartes l'a fait dans ses longues périodes de retraite, et le monde aura des philosophes de valeur égale à Descartes. Mais si l'on se contente de lire Descartes et de se servir de la force de sa lumière naturelle, on restera toujours inférieur à lui ».

G. VICO, Opere, tome I, 1712, trad. fr. par Alain Pons.

TEXTE 4 :

« La réflexion est la méthode propre de la philosophie. Elle ne vise pas le particulier, mais l'universel, si la condition humaine est le fait non d'un seul homme mais de tous. Car c'est un caractère essentiel de l'humanité de s'interroger sur sa propre condition. La philosophie ne s'occupe pas de vérités partielles, mais de leur fondement. On n'atteint rien que par expérience. Mais c'est ce terme d'expérience qu'il faut analyser. Toute expérience n'est pas scientifique. Il y a l'expérience spirituelle, celle de l'homme qui a la capacité de se mettre en question dans toute question. La philosophie est rationnelle en ce qu'elle tend à exprimer cette expérience fondamentale en termes intellectuels, assimilables par toute intelligence qui accepte de répéter cet effort de réflexion. Ces expériences peuvent paraître diverses. Mais il y a plus de convergence que ne l'imaginent les non-philosophes. On a même pu dire que toutes les philosophies étaient des publications de la Philosophie, idéale et inaccessible, mais toujours présente ou soupçonnée. Si la science donne des solutions à des problèmes particuliers, la philosophie consisterait plutôt à reculer indéfiniment la solution, affirmait paradoxalement Alain. Il voulait dire qu'elle était la pensée interrogative, celle qui se maintient ouverte et du dedans donne du mouvement à chaque connaissance pour aller toujours plus loin ».

Jean LACROIX (philosophe français du XXe siècle).

TEXTE 5 :

« La valeur de la philosophie doit être cherchée pour une bonne part dans son incertitude même. Celui qui n'a aucune teinture de philosophie traverse l'existence, emprisonné dans les préjugés qui lui viennent du sens commun, des croyances habituelles à son temps et à son pays, et des convictions qui se sont développées en lui sans la coopération ni le consentement de sa raison. Pour un tel individu, le monde est sujet à paraître précis, fini, évident, les objets habituels ne lui posent aucune question et les possibilités non familières sont dédaigneusement rejetées.

Dès que nous commençons à philosopher, au contraire, nous trouvons que même les choses les plus ordinaires de la vie quotidienne nous conduisent à des problèmes auxquels nous ne pouvons donner que des réponses très incomplètes. La philosophie, bien qu'elle ne soit pas en mesure de nous dire avec certitude quelle est la vraie réponse aux doutes qu'elle élève, peut néanmoins suggérer diverses possibilités qui élargissent le champ de nos pensées et les délivrent de la tyrannie de la coutume. Tout en diminuant notre certitude à l'égard de ce que sont les choses, elle augmente beaucoup notre connaissance à l'égard de ce qu'elles peuvent être ; elle repousse le dogmatisme quelque peu arrogant de ceux qui n'ont jamais pénétré dans la région du doute libérateur, et garde vivace notre sens de l'étonnement en nous montrant les choses familières sous un aspect non familier ».

B. RUSSELL, *Les problèmes de la philosophie*, ch.15, 1912, trad. fr. par L.-L. Grateloup.